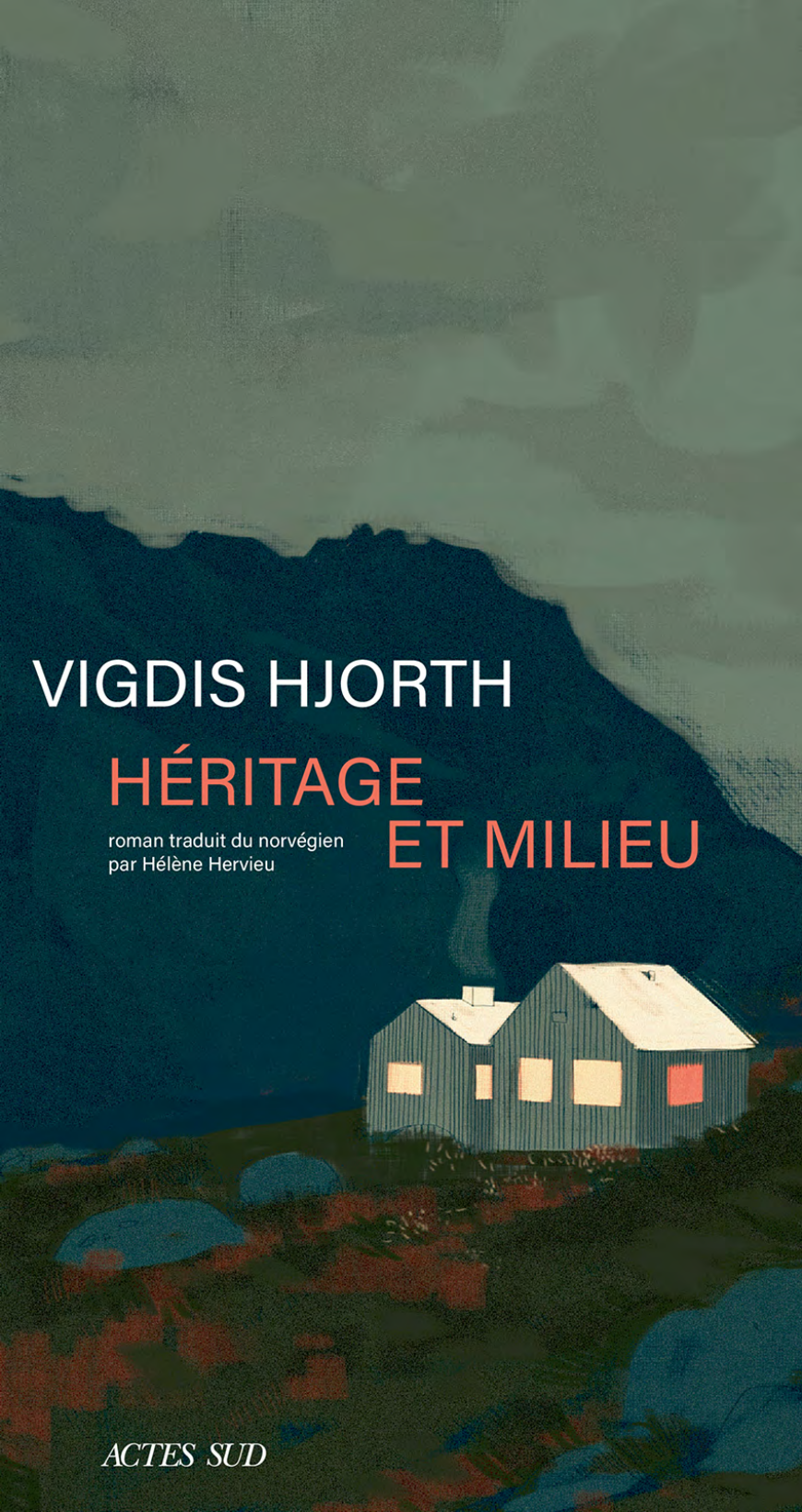
VIGDIS HJORTH

# HÉRITAGE ET MILIEU

roman traduit du norvégien
par Hélène Hervieu



ACTES SUD

“Lettres scandinaves”

Ouvrage traduit avec le concours de NORLA
(Norwegian Literature Abroad)




Titre original :
*Arv og miljø*
Éditeur original :
Cappelen Damm AS, Oslo
© Cappelen Damm AS, 2016

Illustration de couverture : © Darya Shnykina

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16170-5

VIGDIS HJORTH

# Héritage et milieu

roman traduit du norvégien
par Hélène Hervieu

*ACTES SUD*

*Faire comme une action voulue ce que tu es obligé de faire.*

Slavoj Žižek

Cela fait cinq mois que mon père est mort, à un moment opportun ou inopportun, tout dépend des yeux qui voient. Pour ma part, je ne crois pas qu'il aurait eu quelque chose contre le fait de disparaître de manière aussi soudaine à cet instant précisément, j'en étais même venue à penser, en apprenant la nouvelle et avant d'avoir les détails, qu'il avait dû provoquer lui-même sa chute. Cela ressemblait trop à ce qu'on lit dans des romans pour que cela fût accidentel.

Avant le décès, mes frère et sœurs avaient eu une violente discussion à propos d'une avance sur l'héritage, il s'agissait de la répartition des chalets de la famille sur l'archipel de Hvaler. Et deux jours seulement avant que notre père ne chute, j'avais pris le parti de mon frère aîné, contre mes deux sœurs cadettes.

Je fus mise au courant de ce conflit d'une étrange façon. Un samedi matin où je m'étais fait une joie de n'avoir rien d'autre à faire que préparer une intervention pour le soir même lors d'un séminaire sur le théâtre contemporain à Fredrikstad, ma sœur Astrid me téléphona. C'était une belle et claire matinée vers la fin de novembre, le soleil brillait derrière les fenêtres et si les arbres n'avaient pas tendu leurs branches dénudées vers le ciel et si le sol n'avait pas été couvert de feuilles rouges, on aurait pu se croire au printemps. J'étais heureuse, je m'étais préparé du café, ravie d'aller à Fredrikstad et de me promener dans la vieille ville à la fin du colloque, de marcher sur les remparts et de regarder le fleuve avec la chienne qui serait de la partie. Je pris une douche et, en sortant de la salle de bains, je vis qu'Astrid avait essayé plusieurs fois de me joindre. Je pensai que c'était à propos du recueil d'articles que je l'aidais à mettre en forme.

Elle décrocha en chuchotant. Attends une seconde, dit-elle, ça grésillait en arrière-fond comme si elle se trouvait dans une pièce pleine d'appareils électriques. Attends une seconde, répéta-t-elle, toujours

en chuchotant. J'attendis. Je suis à l'hôpital des Diaconesses, dit-elle, j'entendis mieux sa voix, le bourdonnement avait disparu. C'est notre mère, dit-elle. Mais le pire est passé. Elle est hors de danger.

Elle a vidé son tube de cachets, dit-elle. Notre mère a vidé son tube de cachets, mais le pire est passé, elle est juste très fatiguée.

C'était déjà arrivé, mais il y avait alors eu en amont tant d'événements tragiques que cela ne m'avait pas surprise. Elle répéta que le pire était passé, que notre mère était hors de danger mais que cela avait été dramatique. Notre mère l'avait appelée à quatre heures et demie du matin pour lui dire qu'elle avait pris des barbituriques : J'ai vidé mon tube de cachets. Astrid et son mari venaient de rentrer chez eux après une fête et ne pouvaient pas prendre le volant, Astrid téléphona à notre père qui trouva notre mère sur le sol de la cuisine, prévint le voisin qui est médecin, celui-ci vint et hésita à appeler une ambulance mais le fit par mesure de précaution, l'ambulance arriva et conduisit notre mère à l'hôpital des Diaconesses où elle était à présent alitée, hors de danger, mais très, très fatiguée.

Pourquoi ? demandai-je. Astrid tint des propos confus et décousus, mais je finis par comprendre que les chalets de famille à grande valeur patrimoniale situés sur Hvaler avaient été légués à mes deux sœurs, Astrid et Åsa, sans que notre frère Bård en eût été informé et, quand il avait eu vent de la transaction, à une estimation bien inférieure à leur valeur réelle, il avait violemment réagi et fait toute une histoire, dit-elle. Astrid lui avait écrit l'autre jour

parce que mère allait bientôt avoir quatre-vingts ans et père quatre-vingt-cinq, et il fallait fêter ça, alors elle avait écrit à Bård pour lui demander si lui et sa famille voulaient venir fêter ça avec eux et il avait répondu qu'il ne voulait pas la voir, qu'elle avait fait main basse sur le chalet de Hvaler, que cela s'ajoutait à une série d'inégalités dans les largesses financières octroyées pendant des années et qu'elle ne souhaitait la justice que dans la mesure où elle en était la seule bénéficiaire.

Horrifiée par son ton et son contenu, Astrid avait montré le message à notre mère qui à son tour avait été horrifiée, avait vidé son tube de cachets et était à présent hospitalisée, bref tout ça était en quelque sorte la faute de Bård.

Quand Astrid lui avait téléphoné pour lui parler du geste de mère, Bård avait répondu qu'elle seule était responsable de la situation. Il est si froid, dit-elle. Il utilise la pire des armes, les enfants. Les enfants de Bård avaient supprimé Astrid et Åsa comme amis sur Facebook et écrit à nos parents qu'ils étaient déçus d'avoir perdu le chalet. Notre mère craignait tant de ne plus voir les enfants de Bård.

Je la priai de transmettre à mère mes vœux de prompt rétablissement, que pouvais-je faire d'autre ? Cela lui fera plaisir, répondit-elle.

Il est étrange de penser à quel point le hasard nous fait rencontrer certaines personnes qui seront déterminantes pour la suite de notre existence, influant sur nos choix et infléchissant résolument notre vie. Ou n'y a-t-il pas de hasard ? Subodorons-nous que la personne en face nous poussera sur un chemin où, consciemment ou inconsciemment, nous souhaitons aller ? Auquel cas, nous donnons suite à cette rencontre. Ou bien pressentons-nous que la personne en face pourrait nous lancer un défi ou nous faire dévier de la route que nous voulions prendre, et pour cette raison, nous ne désirons pas la revoir ? Oui, comme il est étrange de constater qu'une seule personne puisse avoir tant d'importance, dans des situations déterminantes, sur notre façon d'agir parce que nous avons précisément demandé conseil à cette personne-là.

Je ne bus pas mon café, j'étais inquiète, je m'habillai et sortis pour que le vent me fouette le visage et m'éclaircisse les idées. Je n'ai pas réagi de manière adéquate, pensai-je. Je téléphonai à Søren, celui de mes enfants qui connaissait le mieux la famille. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle prenne des barbituriques, bien sûr, mais avait entendu parler de ses tentatives précédentes et elle s'en sortait toujours, elle prévenait toujours à temps. Quand j'abordai la question du don des chalets et de leur estimation, il devint pensif et dit comprendre la réaction de Bård. Ce dernier n'avait pas coupé les ponts, comme moi, il avait toujours été là, certes pas aussi proche de père et mère qu'Astrid et Åsa, mais cela devait être permis sans se faire punir financièrement.

Je téléphonai à Klara qui fut outrée. Ce n'était pas bien de flirter avec le suicide. Ce n'était pas bien de donner en cachette et en dessous de leur valeur les chalets de famille à deux enfants sur les quatre.

Ils étaient dans leur plein droit, mais ils nous avaient si souvent assuré ces dernières années qu'ils traiteraient leurs enfants sur un pied d'égalité concernant l'héritage. Et voilà qu'il apparaissait au grand

jour que la somme compensatoire pour les chalets que Bård et moi toucherions était assez dérisoire. C'était ça qui l'avait fait sortir de ses gonds, outre le fait que personne n'avait jugé bon de le mettre au courant que la transaction avait eu lieu. Moi non plus je n'en avais pas été informée, mais cela faisait des années que j'avais pris mes distances avec la famille. De mes frère et sœurs, je n'avais eu de contacts sporadiques qu'avec ma sœur cadette Astrid, sous la forme de quelques coups de fil annuels. Aussi fus-je surprise quand, il y a quelques mois, le jour de mon anniversaire je reçus un mot de la benjamine dont je n'avais pas eu de nouvelles depuis des lustres. Elle m'écrivait qu'elle avait voulu m'appeler les précédentes années pour me souhaiter un joyeux anniversaire, mais n'avait pas le bon numéro. Maintenant tout s'éclairait. Jusqu'ici, elles avaient été deux contre un, Astrid et Åsa contre Bård, mais si j'entrais en jeu, le rapport de force s'en trouverait bousculé. Entre-temps, j'avais dit me désintéresser de l'héritage. Mes sœurs espéraient sans doute, sans en être sûres, que j'étais restée dans les mêmes dispositions. J'avais lâché ce genre de phrases dans mes conversations avec Astrid, quand elle insistait pour que je me réconcilie avec mes parents. Elle faisait pression sur moi en faisant vibrer la corde sensible, c'est du moins l'impression que j'avais, me racontait qu'ils souffraient énormément de mon absence, qu'ils étaient âgés, qu'ils allaient bientôt mourir, alors je pouvais bien faire un effort pour les quatre-vingt-cinq ans de père et les quatre-vingts ans de mère ? Notre mère avait dû lui demander de revenir à la charge. Mais qu'elle me parle de vieillesse et de mort ne m'attendrissait pas, cela me mettait les nerfs à vif

et me rendait triste. Ne prenait-elle pas mes raisons au sérieux ? Ce n'était pourtant pas faute de les lui avoir exposées. Je lui avais dit et répété qu'être avec père et mère me rendait malade, que les rencontrer en ne laissant rien paraître m'était impossible, et Dieu sait que j'avais essayé ! Cela ne m'attendrissait pas, cela me mettait les nerfs à vif et cela me rendait triste, pas en situation, mais après coup, la nuit, quand je lui envoyais un mail. J'écrivais que je ne voulais plus jamais revoir mes parents, plus jamais mettre les pieds à Bråteveien, qu'ils n'avaient qu'à me déshériter.

Après avoir coupé les ponts, ma mère m'a appelée plusieurs fois, c'était avant l'époque des portables et je ne savais pas qui était au bout du fil. Elle alternait les pleurs et les insultes, ce qui me faisait mal physiquement, mais je n'avais pas le choix : si je voulais survivre, ne pas couler, ne pas me noyer, je devais me tenir à distance. Elle me demandait pourquoi je ne voulais pas la voir, comme si elle ne le savait pas, et me posait des questions impossibles : Pourquoi tu me hais, toi qui as toujours été ma petite chérie ? Je lui avais dit un nombre incalculable de fois que je ne la haïssais pas – jusqu'au jour où j'ai commencé à la haïr. J'avais expliqué tant et tant de fois, devais-je encore tout reprendre, en sachant qu'au prochain carrefour ce serait comme si je n'avais rien dit et je me sentirais rejetée. Devrais-je indéfiniment me faire rejeter ?

Les premières années après la rupture, de telles conversations au téléphone ne faisaient que jeter de l'huile sur le feu. Ma mère m'appelait avec son

lot d'accusations et de prières, me laissant outrée et hors de moi. Puis les appels s'espacèrent, elle finit par baisser les bras, je crois, sans doute était-elle aussi d'avis que mieux valaient la prévisibilité et le calme que l'inquiétude déchirante provoquée par ces conversations où chacune de nous campait sur ses positions. Il incombait à Astrid de me relancer de temps à autre.

Les dernières années, ma mère s'était peu adressée à moi. Elle écrivait parfois un message quand elle était malade, ce qui lui arrivait comme à la plupart des personnes d'un certain âge. *Je suis malade, est-ce qu'on pourrait se parler un peu ?* C'était tard le soir, elle avait certainement bu, j'avais bu, je répondis qu'elle pouvait m'appeler le lendemain dans la matinée. Ensuite j'écrivis à Astrid que je pouvais parler avec mère de sa maladie et du traitement, mais que si elle commençait à m'accuser et à faire tout un drame, je raccrocherais. Je ne sais pas si cela lui fut rapporté, mais quand mère me téléphona le lendemain, elle ne parla que de sa maladie et de son traitement, et peut-être sentait-elle comme moi, après que j'eus raccroché, que la conversation s'était déroulée sans anicroche. Toujours est-il qu'elle cessa de venir à moi avec sa déception et sa tristesse, et se tourna plutôt vers Astrid, à ce que je compris, et ce devait être lourd pour Astrid de gérer la déception et la tristesse de mère, peut-être n'était-ce pas si étonnant qu'elle cherchât à me pousser sur la voie de la réconciliation.

À cause de la déception et de la tristesse que j'avais causées à mes parents en coupant les ponts avec eux, je m'étais mentalement préparée à ce

qu'ils me déshéritent. Si, contre toute attente, ils n'en firent rien, ce devait être pour que ça ne fasse pas de vagues à l'extérieur, ils n'aimaient pas que ça fasse des vagues à l'extérieur.

Mais tout cela n'était pas pour demain, tous deux étaient en bonne santé et avaient toute leur tête.

Aussi fus-je surprise de recevoir, il y a trois ans, une lettre de père et mère. Mes enfants adultes leur avaient rendu visite la veille du réveillon de Noël comme d'habitude, comme ils l'avaient fait depuis la rupture, à ma demande expresse, car la pression qu'ils exerçaient sur moi diminuait quand père et mère pouvaient voir leurs petits-enfants. Et mes enfants trouvaient que c'était l'occasion de rencontrer leurs cousins et rentrer à la maison avec de l'argent, des cadeaux et, il y a trois ans, également une lettre. Je l'ouvris tandis qu'ils m'entouraient et la lus à haute voix. Il était marqué qu'ils avaient rédigé un testament et que leurs quatre enfants hériteraient à parts égales. Hormis les chalets sur Hvaler qui reviendraient à Astrid et Åsa, au prix du marché. Ils étaient heureux de pouvoir transmettre ce qui a de la valeur à leurs enfants, avaient-ils écrit. Les miens esquissèrent un sourire, eux aussi s'étaient attendus à être déshérités.

C'était une drôle de lettre. Très généreux de leur part compte tenu de la dépression qu'ils avaient faite, disaient-ils, à cause de moi. Ils devaient attendre quelque chose de moi en retour mais quoi ?

Quelques mois après que j'eus reçu la lettre de Noël parlant du testament, mère m'a appelée. Je me trouvais sur un marché à San Sebastian avec mes

enfants et mes petits-enfants, c'était Pâques, nous le fêtions dans un appartement que je louais là-bas. Je ne savais pas que c'était ma mère, je n'avais pas enregistré son numéro. Sa voix tremblait comme c'est toujours le cas quand elle est hors d'elle : Bård avait fait toute une histoire, disait-elle, je ne voyais pas de quoi elle voulait parler.

Bård avait vraiment fait toute une histoire, répéta-t-elle en employant la même expression qu'Astrid, à cause du testament, dit-elle, parce qu'Astrid et Åsa allaient hériter des chalets. Mais Astrid et Åsa ont été si gentilles, dit-elle, si attentionnées. Elles sont venues avec nous aux chalets pendant toutes ces années, nous avons passé là-bas de si bons moments ensemble, il est naturel que les chalets leur reviennent. Bård n'est pas venu souvent aux chalets, toi non plus, et tu veux un chalet sur Hvaler ?

Si je n'avais pas risqué de tomber tout le temps sur père et mère, j'aurais bien aimé avoir un chalet sur Hvaler, à l'extrémité de l'archipel avec vue sur la mer.

Non, dis-je.

C'est ce qu'elle voulait entendre, compris-je, elle se calma sur-le-champ. Je n'avais donc pas parlé récemment avec Bård, auquel cas j'aurais compris immédiatement de quoi il retournait. Je lui dis que je ne voulais pas avoir de chalet sur Hvaler, que je trouvais le testament généreux, que je ne m'étais attendue à rien de leur part.

Astrid raconta par la suite que cela avait fait toute une histoire avec les chalets. Lorsque Bård apprit qu'Astrid et Åsa en avaient hérité, lors d'une visite à Bråteveien, il s'était levé en leur déclarant qu'ils avaient déjà perdu un enfant – il voulait dire

moi – maintenant ils en perdaient un autre, sur quoi il avait fichu le camp. Elle trouvait qu'il exagérait, à ce que je compris : cela faisait des années qu'il ne mettait plus le pied dans ces chalets, il en possédait un autre rien qu'à lui, quant à sa femme, les fois où ils étaient venus sur Hvaler, elle ne s'était pas très bien entendue avec père et mère.

Sa détermination m'étonna, mais je ne dis rien. J'éprouvai du soulagement à ne pas être impliquée dans ce différend au sujet des chalets.

Désormais le conflit s'était envenimé. Les chalets étaient déjà légués en donation-partage à Astrid et Åsa, Bård avait réagi avec colère, mère avait vidé son tube de médicaments et était hospitalisée.

La première fois que je vis Klara Tank, elle était au milieu de la foule dans le couloir de l'Institut de lettres avec une poussette. À l'intérieur se trouvait l'enfant d'un peintre célèbre. Quand Klara venait aux cours, c'était avec l'enfant du peintre qui, paraît-il, était en instance de divorce. Étudiante sérieuse, je dévorais tout ce que je devais lire, mais j'étais peu à l'Institut, car j'étais enceinte de mon deuxième enfant et menais une vie de famille. C'est pourquoi je vis seulement Klara deux ou trois fois là-bas, mais je la remarquai, l'étudiante avec la poussette. La première fois qu'elle me parla fut sur le trottoir dans la Hausmanns gate, quelques années après une rencontre sur la critique littéraire. Elle travaillait au service de rédaction d'une revue littéraire qui avait descendu en flammes un écrivain très populaire et, pieds nus, en agitant les bras, elle défendit leur critique, sauf qu'en voulant dire "cuvée" littéraire elle dit "cuvette" littéraire et fut prise d'un fou rire, avant de se mettre à pleurer, puis elle quitta la salle en courant et ne revint pas. Quand je sortis, elle me rattrapa sur le trottoir dans la Hausmanns gate, toujours pieds nus même si on était en octobre, déboutonna mon manteau,

saisit mon chemisier en soie et dit qu'il était joli. Je m'éloignai : je ne voulais pas être contaminée par son étrangeté.

Je fis une promenade plus longue que d'habitude, même si je devais aller à Fredrikstad dans la soirée. Je pénétrai dans la forêt préservée encore verdoyante par endroits, mais n'y trouvai pas la paix que j'étais venue y chercher. Lors des tempêtes de ces dernières semaines, des arbres étaient tombés, barrant les sentiers, leurs grosses racines sombres mises à nu. J'appelai mes filles sans réussir à les joindre, appelai mon amoureux sans réussir à le joindre, j'éprouvais un tel besoin de raconter ce que j'avais entendu, mais pourquoi ? Il n'y avait pas eu de drame, ça s'était bien passé…

Je repensai à la conversation de l'autre jour avec Astrid. Ces derniers six mois, j'avais eu plus de contacts avec elle qu'auparavant. Travaillant sur un recueil d'articles sur l'enseignement des droits de l'homme, elle voulait avoir mon point de vue sur la disposition et la division en chapitres, des domaines où, à titre de rédactrice d'une revue, je m'y connaissais un peu. Je lisais et faisais des commentaires, nous discutions de la forme et de l'avancement du projet, et lors de notre dernier échange, il y a quelques jours donc, nous avions parlé des

ultimes corrections et des maisons d'édition. Là encore, j'étais partie faire un tour et passais mon téléphone d'une main à l'autre, je m'en souvenais parce qu'il faisait froid pour parler sans moufles. Quand nous avons fini de parler de son ouvrage, j'ai demandé comme d'habitude des nouvelles de la famille. Oh, il y a cette histoire avec Bård et les chalets, répondit-elle, je crus qu'elle faisait référence au testament.

Je partis à Fredrikstad. En entrant dans la vieille ville sombre, quasi déserte, je ressentis enfin un peu d'apaisement. Je trouvai une place de parking à proximité de la pension où j'allais loger, où j'avais déjà logé, je fis une balade avec la chienne sur les remblais le long du fleuve d'une couleur cuivrée au soleil couchant, j'essayai de penser au débat qui m'attendait sur l'absence de théâtre norvégien contemporain mais mes pensées étaient ailleurs. Je rappelai Tale et Ebba, sans réussir à les joindre, j'appelai Lars, sans réussir à le joindre, j'appelai Bo, avant de me souvenir qu'il était en Israël. Au fond, pourquoi me sentais-je obligée de parler à mes filles, à mon amoureux et à Bo de ma mère, de sa mise en scène et des chalets ? J'appelai ma meilleure amie d'enfance qui conduisait et devait être brève. Ce n'était pas la première fois qu'elle entendait parler de la mise en scène de mère, en revanche le différend au sujet de l'héritage l'intéressa, elle connaissait bien, pour l'avoir vécu, ce genre de problèmes. Ils sont dans leur plein droit, dit-elle, ils peuvent donner ce qu'ils veulent à qui ils veulent, mais ils ne sont finalement pas aussi généreux qu'ils veulent en avoir l'air dans leur lettre de Noël. Du reste,

quand son frère avait hérité du chalet familial parce qu'il était leur enfant préféré, elle s'était fait cette réflexion, dit-elle, qu'elle aurait dû au contraire en hériter à titre compensatoire pour l'absence de chaleur et de soins à son égard.

J'enfermai Fidèle, ma chienne, dans la chambre et allai au ferry qui devait m'amener au centre-ville de l'autre côté du fleuve. De là je rappelai encore une fois Tale et Ebba, mais elles ne répondirent pas, j'appelai Klara pour lui demander pourquoi j'étais si remontée, pourquoi j'avais un tel besoin d'en parler, puisque ça s'était bien passé.

C'est profond, Bergljot, dit-elle. C'est vachement profond.

Je descendis du ferry et remontai les rues, la pluie se mit à tomber, je fus mouillée, mon pas se fit pesant. C'était ce qu'avait dit Klara, ce qui s'était gravé en moi, au plus profond, j'avais été poussée dans ces profondeurs, lestée d'un poids, et je me sentais couler.

Le débat se déroula bien, je m'en tirai bien. Ensuite je restai assise au coin café à parler aux autres participants de l'estimation des chalets et de la comédie de ma mère, même si je ne les connaissais pas personnellement, même si j'avais conscience, pendant que je parlais, que je n'aurais pas dû le faire. J'eus honte en m'entendant parler, j'eus honte en voyant les visages de ceux qui m'écoutaient et j'eus honte sur le chemin du retour. Pourquoi m'être confiée à eux sur l'estimation des chalets et de la comédie de mère sur un ton infantile et suraigu,

ce qui est le propre de l'enfance, de la jeunesse stupide ? Oui, j'eus honte, impossible de fermer l'œil de la nuit parce que j'avais honte de ne pas me comporter en adulte, parce que j'étais incapable de parler d'une voix mature et posée : j'étais redevenue une enfant.

Le lendemain du jour où elle avait déboutonné mon manteau dans la Hausmanns gate et agrippé mon chemisier en soie, Klara me téléphona. J'étais chez moi dans l'entrée, là où j'habitais avec mari et enfant, et je ne saisis pas de qui il s'agissait. Elle redit son nom, alors je compris et je pris peur car mon système immunitaire montrait déjà des signes de faiblesse. Elle me demanda si je voulais bien annoncer la sortie d'un livre dans la revue littéraire où je siégeais au comité de rédaction, je ne voulais pas, je n'osais pas le faire et osais encore moins le dire. Elle me demanda si je pouvais passer chez elle le lendemain dans la matinée pour que nous en discutions, je ne voulais pas mais n'osais pas le dire. À mon arrivée chez elle le lendemain, elle était en train de monter des étagères et n'y arrivait pas, car elle ne suivait pas les instructions du mode d'emploi, trop occupée à boire du gin. Je n'avais pas le droit de boire, puisque j'allais reprendre le volant, alors je pris le relais pour ses étagères. Pendant que je serrais les boulons, elle dit que ça n'avait plus d'importance, l'annonce du livre, la revue allait s'arrêter, ce n'était pas rentable pour la maison d'édition, mais comment allait-elle payer son loyer maintenant ?

Je ne savais pas, je secouai la tête, je ne voulais pas être contaminée par ses problèmes financiers. Elle était amoureuse d'un homme marié, dit-elle, mon cœur se mit à cogner dans ma poitrine. Elle était enceinte de cet homme marié et allait avorter le lendemain, si elle ne le faisait pas, il ne voudrait plus jamais la revoir. Je ne pouvais pas l'aider, je voulais rentrer, j'avais envie d'un verre de gin, je montai ses étagères et m'en allai, bien décidée à ne pas la revoir.

Dimanche, dans la vieille ville de Fredrikstad. Les feuilles mortes jaunes, rouges, pourrissantes sur les pavés, l'air gorgé d'une pluie froide. Je n'aurais pas dû parler de l'estimation des chalets et de la comédie de mère à des étrangers. Il fallait pourtant que j'en parle, mais où et comment ? Je croisai alors une personne, présente au café la veille au soir, qui me demanda si j'allais bien, comme si j'avais l'air de ne pas aller bien. Elle m'invita à venir chez elle, une maison jaune en bois à cent mètres plus haut dans la rue, me servit du gâteau aux pommes et du café, et les larmes me montèrent aux yeux, toute mon enfance rejaillit d'un coup, elle assista à ce déferlement avant de parler calmement de son enfance à elle, en serais-je jamais capable un jour ?

Sur le pas de la porte, comme j'allais prendre congé, elle me demanda depuis combien de temps je ne lui avais pas parlé.

À qui ?

À votre frère.

Je ne m'en souvenais pas, vingt ans, voire plus.

Appelez-le, dit-elle, et j'esquissai un sourire, elle ne comprenait pas la situation. Mais nous nous

embrassâmes comme si nous avions échangé des cadeaux, et lorsque je poussai le portail, elle lança : Je soutiens Bård !

Dans la voiture au retour, je fus assaillie de sentiments ambivalents. Honteuse des confessions de la veille au café, en colère contre moi-même parce que je partais toujours au quart de tour, reconnaissante de l'invitation pour le café avec le gâteau et d'avoir rencontré une telle personne en un tel jour, qui me donnait un espace de liberté et des conseils. Père et mère, Astrid et Åsa, demandaient-ils conseil à d'autres personnes, parce que nul n'était besoin de bien connaître les hommes pour prédire la réaction d'un homme en découvrant que des biens familiaux avaient été légués en secret à des prix bien inférieurs à leur valeur sur le marché. Avaient-ils pris conseil auprès d'autrui, voulaient-ils seulement être mis en garde ? Non, ils ne voulaient certainement pas être mis en garde. Ne s'agissait-il pas au fond de simplement mettre en application, à tout prix, ce qu'ils avaient décidé ?

Une fois rentrée à Lier, à la nuit tombée, quand je sortis me promener avec la chienne et qu'il se mit à neiger, j'appelai Tale et elle me répondit. Je la mis au courant que mère avait vidé son tube de cachets, que les chalets avaient été légués en donation-partage à Astrid et Åsa, que ces chalets avaient été estimés apparemment en dessous de leur valeur, et ma fille qui me connaissait comprit que j'étais en train de plonger et me dit de ne pas prendre ça trop à cœur, de ne pas me laisser affecter par ça, que c'était ma mère qui faisait son cinéma en jouant

le rôle principal de la pauvre victime, livrée à des personnes malintentionnées, alors que son but était d'étouffer toute critique.

Je n'irai plus dans cette famille, dit-elle, je n'ai pas envie d'assister à cette comédie.

J'entendis ce qu'elle dit, je le compris du côté de la raison.

Je marchai plus loin que d'habitude, pour fatiguer mon corps, pour réussir à dormir, pour peut-être dormir d'une traite toute la nuit, oui j'allai loin, puis je rentrai et m'assis devant la cheminée. Astrid m'appela pour dire que mère allait bien, elle croyait peut-être que je m'étais inquiétée. Elle restait alitée, encore très lasse, à l'hôpital des Diaconesses, mais rentrerait à la maison le lendemain et l'anniversaire serait fêté comme prévu cette semaine, elle espérait que Søren et Ebba viendraient. Je dis que c'est ce que j'avais cru comprendre. Alors mère sera contente, dit-elle, elle craignait que les enfants de Bård ne fassent faux bond.

Il utilise les enfants, répéta-t-elle. C'est le pire qu'on puisse faire, utiliser les enfants ! Mère a si peur de ne plus voir les enfants de Bård. Mère avait un si bon contact avec eux, et il faudrait maintenant que tout soit détruit, et tout ça à cause de lui ?

Doucement je dis qu'il se pouvait qu'ils soient sincèrement tristes que les chalets leur aient été légués, à elle et à Åsa, c'était la première fois que je laissais sous-entendre que je ne prenais pas sa version pour argent comptant. Elle marqua un silence. Puis elle dit que si c'était un problème d'estimations, on pouvait toujours y remédier. On n'a peut-être pas fait les choses comme on aurait dû. Les estimations ont

peut-être été un peu basses, dit-elle. Nous aurions dû avoir deux estimations au départ, mais on n'a pas pensé aussi loin.

J'ouvris une bouteille de vin rouge. Après l'avoir bue, je me sentis plus calme et je ressortis avec la chienne. La neige continuait à tomber, de gros et lourds flocons qui fondaient sur mon visage, bientôt je fus trempée. Le ciel était vaste et les étoiles brillaient avec un éclat irréel, à moins que ce ne fût à cause du vin. Je rentrai à la maison et ma décision était prise.

Je ne trouvai pas le numéro de Bård sur internet et téléphonai à Astrid. Elle répondit qu'elle ne l'avait pas. Mais tu lui as parlé hier ? C'est Åsa qui l'avait, dit-elle, je lui demandai si elle pouvait appeler Åsa et me rappeler après, il était tard, dit-elle en n'ayant pas envie de le faire, puis elle trouva le numéro quand même.

Quand je dis mon prénom, Bergljot, il resta silencieux. Puis il dit qu'il avait beaucoup pensé à moi ces derniers temps, et je restai silencieuse. Alors je lui parlai des conversations avec Astrid et il me parla de la manière dont il vivait la situation. Je lui trouvai une voix triste. Il mentionna un livre que je lui avais envoyé à l'époque, un roman de décadence sur une famille qui, selon moi, ressemblait à la nôtre, sur une enfance qui ressemblait à la nôtre.

C'était exactement ça, dit-il.

Je revins en voiture de chez Klara, avec le cœur qui cognait dans la poitrine. M'avait-elle dit qu'elle était amoureuse d'un homme marié parce qu'elle avait deviné que j'étais moi aussi amoureuse d'un homme marié ? Est-ce que cela se lisait sur mon visage ? Est-ce que quelqu'un était au courant ? J'étais mariée avec un homme gentil et honnête, j'avais trois petits enfants avec lui et pourtant j'étais amoureuse d'un autre homme, marié. C'était monstrueux, abject, que devais-je faire, c'était impossible, j'étais impossible. Je n'avais pas de travail fixe, pas de rentrées d'argent fixes, mais trois enfants en bas âge et un mari gentil et agréable, et voilà que j'étais follement amoureuse d'un autre, c'était terrible, honteux, impardonnable, comment pouvais-je, qu'est-ce que j'avais en moi qui me rendais capable de faire un truc pareil ?

Klara m'appela la semaine suivante, je n'aurais pas décroché si j'avais su que c'était elle. Elle me demanda si je ne voulais pas lui rendre encore visite, elle avait acheté de nouvelles étagères qu'elle n'arrivait pas à monter. Je ne voulais pas, j'y allai, montai ses étagères et lui parlai de l'homme marié. Elle

l'avait lu sur mon visage, dit-elle. Elle voyait ce genre de choses, dit-elle en me caressant la joue, et je me mis à pleurer, que devais-je faire ?

Ce que j'ai remarqué, ai-je pensé par la suite quand j'ai commencé à penser, c'était que le moment de vérité approchait, que le tremblement de terre approchait, je le pressentais comme les animaux pressentent les tremblements de terre. J'avais peur de ce moment et je tremblais à l'idée que l'instant de vérité douloureux allait me secouer de part en part et me mettre en pièces, peut-être travaillais-je inconsciemment pour le provoquer et pour ensuite tourner la page, puisque de toute façon il n'y avait aucun moyen de l'éviter.

Décembre et le brouillard à ras de terre. La neige de la veille avait fondu, un mélange boueux, avec des taches noires sur les pelouses et les routes, il faisait froid dehors, froid dedans, car la pompe du chauffage était abîmée.

J'aurais dû écrire des articles sur des pièces de théâtre ainsi que l'éditorial du prochain numéro de *Sur Scène*, mais ne le fis pas. Je préparai du thé, le versai dans un thermos, enfilai des vêtements de laine, des bottes en caoutchouc et la grosse parka avec capuche, ça aide d'être habillée chaudement. Puis je me rendis dans la forêt où il n'y avait jamais personne à ce moment de la journée, m'assis sur un tronc renversé et laissai gambader la chienne. Il m'arrivait là-bas, au printemps et en été, d'apercevoir des chevreuils, des oiseaux, des écureuils et des grenouilles, mais ce jour-là, il n'y avait que nous. Fidèle reniflait et remuait la queue, sautait par-dessus les branches et les talus, ne savait rien sur l'héritage et l'enfance. Devais-je écrire sur *Le Secret de l'étoile du Nord* et *Casse-Noisette*, ces représentations à voir en famille à Noël, en prenant un ton ironique ? Non, c'était trop bête, je sentais une boule dans la gorge.

Enfin l'obscurité tomba, nous rentrâmes à la maison, j'allumai le feu, ouvris une bouteille de vin rouge et sortis mon carnet avec mes idées directrices, je venais de m'y mettre quand Bård écrivit que cela aurait été bien de se parler même si les circonstances auraient pu être plus agréables. Et si on déjeunait ensemble un de ces jours ?

D'accord avec toi et oui, répondis-je.

Au moment où le message partit, Astrid m'appela pour me demander si j'avais parlé avec Bård. Je lui dis que je devais le rencontrer dans la semaine. J'eus comme l'impression que cela la rendit nerveuse.

Je refermai mon Mac et me préparai pour la nuit, lorsque Klara me téléphona pour me dire que Rolf Sandberg était mort.

Rolf Sandberg. Le grand amour extraconjugal de mère. Professeur à l'Institut universitaire de formation des maîtres où mère avait commencé à étudier à l'âge adulte. Dont mère était tombée éperdument amoureuse, avec qui elle avait entretenu une liaison, même s'il était marié. La relation amoureuse intense de mère avec Rolf Sandberg avait duré quelques années jusqu'à ce que père trouve dans le chalet de Hvaler, sous un napperon de commode, les premières lignes d'une lettre d'amour écrite par mère. Peut-être avait-elle glissé là ces mots dans l'espoir qu'il tombe dessus. Peut-être désirait-elle que père découvre la liaison, peut-être croyait-elle que si père apprenait ça, il voudrait divorcer et ainsi elle pourrait se marier avec Rolf Sandberg. Mais père n'avait pas eu la réaction espérée, il avait réagi avec colère et violence comme il en avait l'habitude, et Rolf Sandberg n'avait pas eu non plus la

réaction espérée. Quand elle lui raconta que père avait trouvé le brouillon de lettre, il répondit que mieux valait un divorce que deux. Mère s'enferma dans une chambre avec des cachets et de l'alcool, père fit sauter la porte et appela une ambulance, puis mère fut conduite à l'hôpital de Fredrikstad où elle subit un lavage d'estomac.

Mère essaya de vivre seule, mais c'était impossible. Père lui loua un appartement pour qu'elle puisse voir ce que ça faisait de vivre seule, mais au bout d'une semaine et demie elle était de retour chez père à Bråteveien, qui lui fit l'aumône de la reprendre. Mais elle ne rompit pas avec Rolf Sandberg pour autant et continua à le voir, sans doute ne cessa-t-elle jamais de l'aimer. Elle me mit dans la confidence, ce qu'elle ne fit ni avec Astrid ni avec Åsa, car elles auraient été outrées, elles l'auraient dit à père et auraient pris son parti contre elle. Mais elle savait que, moi, je ne serais pas outrée en pensant à père et que je ne lui dirais rien. C'était ça la différence entre Astrid, Åsa et moi : la relation avec père.

Puis je coupai les ponts avec la famille et n'entendis plus parler de Rolf Sandberg, mais j'étais convaincue que mère pendant toutes ces années continuait d'espérer qu'un jour ils vivraient ensemble. Quand sa femme mourut, je pensai que mère aurait sûrement souhaité que père fût mort pour pouvoir emménager avec Rolf Sandberg. Puis Rolf Sandberg mourut et mère vida un tube de cachets en apprenant qu'il était sur son lit de mort. Était-ce de comprendre que son rêve était brisé ?

J'appelai Astrid même s'il était minuit passé pour lui annoncer que Rolf Sandberg était mort et que si mère avait vidé un tube de cachets, cela n'avait probablement rien à voir avec le texto de Bård mais plutôt avec la mort de Rolf Sandberg. J'entendis à sa voix qu'elle était troublée.

J'écrivis à Bård que Rolf Sandberg était mort, et que si mère avait vidé un tube de cachets, c'était sûrement dû au décès de celui-ci et non à son texto.

Klara et moi aimions des hommes mariés qui ne voulaient pas divorcer, qui ne voulaient pas s'engager avec nous, qui voulaient coucher avec nous dans des chambres d'hôtel, dont nous n'arrivions pas à nous détacher, nous étions malheureuses. Klara vivait seule, cela avait ses inconvénients, je vivais avec un mari et des enfants, cela avait aussi des inconvénients. Je m'étais mariée et avais eu des enfants assez tôt pour ne plus être la fille de mes parents, mais une mère, compris-je quand je commençai à réfléchir, maintenant je trompais mari et enfants et j'avais honte. Klara ne trompait personne mais elle vivait chichement et devait travailler comme serveuse à Renna le soir et la nuit pour survivre. Mon mari gagnait bien sa vie de sorte que je pouvais faire des études supérieures sans contracter d'emprunt étudiant, bref, j'étais une traîtresse doublée d'un escroc. J'allais chez Klara quand je pouvais et buvais avec ses amis de Renna, des gens psychiquement instables et assez imbibés, doués, pauvres et paumés, cumulant les échecs et marginalisés. De drôles d'existences bancales sans instinct de survie qui sans cesse venaient frapper à la porte de Klara comme je le faisais moi aussi pour

être contaminée par leur marginalité et leur délabrement, mais pourquoi ça ? Je recherchais la chute comme une pulsion, qu'est-ce qui n'allait pas chez moi ? J'allais voir Klara et je buvais en compagnie d'étranges personnes inadaptées à la vie, je passais la nuit chez Klara et me réveillais le matin dans la forte lumière du jour avec des gens las et sales, et je me dépêchais de rentrer chez moi, je serrais contre moi mes enfants et mon mari et j'avais envie de rester pour toujours dans cette grande maison propre et aérée, me promettais de ne jamais la quitter, pourtant très vite je retournais chez Klara, attirée par la déchéance.

Quatre jours après que mère eut vidé un tube de cachets le jour même où la nécrologie de Rolf Sandberg était parue dans le journal, père et mère devaient fêter leurs anniversaires à Bråteveien. En apprenant que Søren et Ebba s'y rendraient, Tale fut hors d'elle. Pourquoi voulaient-ils faire bonne figure ? Bavasser en acceptant la dictature de Bråteveien et faire comme si de rien n'était dans la plus grande des hypocrisies ? C'est pour ça que le monde s'effondrait, dit-elle, parce que les gens évitaient les sujets qui fâchent, ils étaient lâches et continuaient à sauver les apparences pour éviter tout malaise, pourquoi Søren et Ebba allaient-ils à Bråteveien jouer la comédie ? Elle-même n'y mettrait plus jamais les pieds, elle allait le leur dire sur-le-champ.

Je l'en dissuadai. Ils croiraient seulement qu'elle avait pris son parti dans le différend pour l'héritage et qu'elle voulait avoir les chalets sur Hvaler.